



Par Fanny Arlandis

QUAND LA PROSE S'ÉCRIT EN VERT

Réchauffement du climat, dégradation de l'environnement... La littérature se saisit, enfin, des questions écologiques. Romans et dystopies nous alertent. Et explorent, aussi, des mondes où l'homme n'est plus au centre.

Que peuvent les mots face aux désastres annoncés? Plus vive que jamais, la question plane cet automne au-dessus des tables des librairies, tant les préoccupations environnementales dominent une partie de cette rentrée littéraire 2021. Dans *Climax*, de Thomas B. Reverdy, un accident se produit sur une plate-forme de forage pétrolier aux confins de l'Arctique, avant que l'effondrement d'un glacier ne précipite la fin d'un monde. De même, une masse de glace menace de rompre et d'ensevelir le village où vit Lucie, le personnage principal de *Hors gel*, la dystopie d'Emmanuelle Salasc. Jérémie Brugidou situe son premier roman, *Ici, la Béringie*, entre la Sibérie orientale et l'Alaska, et tisse une histoire en trois temps sur fond de réchauffement climatique et de montée des eaux. Le chaman de *Femme du ciel et des tempêtes*, de Wilfried N'Sondé, tente de protéger un territoire de l'exploitation gazière. L'éleveur au centre du livre de Corinne Royer, *Pleine Terre*, se révolte quant à lui contre les logiques productivistes qui dégradent notre rapport au vivant. Éric Fottorino, dans *Mohican*, met en scène un agri-»

«Hormis dans les livres jeunesse, qui se projette en blaireau, en moustique ou en montagne?»

Jean-Christophe Cavallin, professeur de littérature

» culteur qui, pour racheter son image de pollueur, couvre ses champs d'éoliennes. Qu'elles évoquent une planète qui se réchauffe, un environnement que l'on dégrade ou un monde paysan qui s'effondre, les fictions écologiques s'imposent peu à peu dans le paysage littéraire français.

«Il était temps! s'exclame Thomas B. Reverdy, l'auteur de *Climax. Cela fait des années que les scientifiques détaillent les catastrophes en cours et fournissent les données pour mesurer la gravité de la situation. La littérature se doit de rendre ces informations plus concrètes et de les faire exister encore davantage.*» Pourtant, au départ, Thomas B. Reverdy n'avait pas prévu d'intégrer la question écologique dans son aventure. «Des lectures, des voyages, des envies de lumières et de paysages m'ont emmené dans le nord de la Norvège. J'ai compris que mon récit ne pouvait être dissocié de la fonte des glaces quand j'ai réalisé l'ampleur du phénomène là-bas. Ce livre est une façon de dire le monde, mais aussi de tirer une sonnette d'alarme en espérant une réaction...» Pour en forcer l'avènement, et tenter d'impliquer davantage le lecteur, le romancier renvoie ce dernier directement vers d'autres chapitres au cours de sa lecture, le forçant ainsi à adopter une posture active.

La science-fiction s'est emparée des thématiques liées à l'environnement dès les années 1950. «On redoutait surtout alors l'invasion de puissances ennemies venues du fond de l'espace: les extraterrestres. La Terre, elle, passait pour conquise, sûre, protégée, notamment grâce à la science et à la technique», explique Jean-Christophe Cavallin, professeur de littérature à l'université Aix-Marseille et auteur de *Valet noir, pour une écologie du récit* (éd. José Corti, 2021). Mais, depuis, la nature n'a cessé de montrer qu'elle demeure incontrôlable – les incendies et les inondations de cet été en sont une fois de plus l'illustration. Un nouveau genre, celui des «fictions climatiques» (abrégé en «cli-fi», pour *climate fiction*), né aux États-Unis et conceptualisé par l'écrivain Dan Bloom, se saisit à son tour, dans les années 2010, des problématiques environnementales. Dans ces récits, dits aussi de «l'anthropocène» (cette ère qui voit l'écosystème transformé par les hommes), les personnages évoluent dans un monde souvent post-apocalyptique, ravagé par les dérèglements climatiques.

Si les États-Unis possèdent une longue tradition de récits ancrés dans la nature sauvage, l'engouement des écrivains français, et plus largement européens, pour ce genre de fiction est très récent. «La France étant d'abord un pays agricole et industriel, l'engagement était avant tout social. Pendant longtemps, la défense de l'environnement ne paraissait pas légitime dans la littérature, à l'exception de certains ouvrages comme *Les Racines du ciel*, de Romain Gary (1956), ou *Le Présage*, de Pierre Gascar (1972)», analyse

Pierre Schoentjes, professeur de littérature à l'université de Gand et auteur de *Littérature et écologie. Le mur des abeilles* (éd. José Corti, 2020). Mais depuis quelques années, les parutions se multiplient. Le thème de l'environnement révèle son fort potentiel romanesque... et commercial. Car cette étiquette fait vendre. Dans *Une histoire des abeilles* (éd. Les Presses de la cité, 2015), la Norvégienne Maja Lunde dépeint une Terre sur laquelle les hommes doivent polliniser les fleurs à la main parce que celles-ci ont disparu. L'ouvrage s'est écoulé à un million d'exemplaires dans le monde. En France, un «prix du roman d'écologie» a même été lancé en 2018. «Peu de maisons d'édition ou de collections se sont créées uniquement pour croiser écologie et littérature; en revanche, on observe une multiplication de romans qui parlent de ces sujets dans toutes les maisons d'édition», observe Baptiste Lanapeze, fondateur des éditions Wildproject, consacrées à la pensée écologiste.

Parmi eux, le premier livre de Jean-François Hardy, *La Riposte*, décrit Paris, dans une poignée d'années, ravagé par la faim, la violence, la canicule et la maladie. Entre les murs de la ville gronde le bruit d'un mouvement mystérieux, Absolum, qui appelle la révolution de ses vœux. «Pendant presque deux ans et demi, j'ai passé mon temps à lire des rapports scientifiques et à établir des notes techniques, prenant conscience de l'immensité et de l'imminence de la catastrophe», confie l'auteur, qui a rédigé son manuscrit alors même qu'il occupait une position toute particulière: «plume» de différents ministres de l'écologie, de François de Rugy à Barbara Pompili. La sortie de son roman, en août dernier, coïncide avec sa démission: «Je ne pouvais concevoir de le publier sans retrouver ma pleine liberté de parole. L'écrivain supplée à une faillite collective qui est d'abord celles des femmes et des hommes qui sont au pouvoir.»

«L'écrivain traduit les bruits de fond de son époque», observe encore Jean-François Hardy, dont le roman traite non seulement du réchauffement climatique, mais aussi de la violence policière et de celles perpétrées à l'encontre des femmes. Les dérèglements de la planète étant devenus un enjeu politique et sociétal contemporain majeur, il n'est



Page précédente : une biche durant l'incendie qui a ravagé en août dernier Greenville et sa bibliothèque (ci-dessus), en Californie.



À LIRE

TTT

Climax,

de Thomas B. Reverdy, éd. Flammarion, 336 p., 20€.

TTT

Hors gel,

d'Emmanuelle Salasc, éd. P.O.L., 416 p., 21€.

Ici, la Béringie,

de Jérémie Brugidou, éd. de l'Ogre, 226 p., 19€.

Femme du ciel et des tempêtes,

de Wilfried N'Sondé, éd. Actes Sud, 272 p., 20€.

Pleine Terre,

de Corinne Royer, éd. Actes Sud, 336 p., 21€.

Mohican,

d'Éric Fottorino, éd. Gallimard, 288 p., 19,50€.

plus possible de raconter le monde sans tenir compte de la disparition des espèces, des injustices sociales qui découlent des catastrophes environnementales ou des réfugiés climatiques. Mais tel le personnage d'Anders, dans *Climax*, de Thomas B. Reverdy, qui consigne dans un carnet aux pages ivoire la moindre de ses rencontres sauvages en montagne, la littérature peut au minimum conserver des éclats de la beauté du monde. «*Les romanciers cherchent une forme d'action permise par l'écriture, car celle-ci change nos manières de vivre, de sentir, de nous représenter les choses*», estime Christine Marcandier, professeur de littérature française à l'université Aix-Marseille et cofondatrice du journal culturel en ligne *Diacritik*.

Si la plupart des fictions ne font encore qu'explorer une nature idéalisée ou anticiper les catastrophes à venir, certains auteurs souhaitent repenser en profondeur les modalités du récit. La majorité d'entre eux se réclame de l'«*écocritique*» : l'étude de la littérature dans ses rapports avec l'environnement naturel. Leur idée ? Renouer avec des récits plus incarnés, et mieux distribués entre animaux, humains et plantes. «*Une haine du vivant s'est construite dans nos modes de vie modernes, mais aussi dans*

notre littérature, affirme même Jean-Christophe Cavallin. *Il est donc essentiel que notre imaginaire s'y réintéresse. Hormis dans les livres jeunesse, qui se projette en blaireau, en moustique ou en montagne ? Or seule l'imagination rend les choses signifiantes. On se bat pour conserver un arbre ou un quartier parce qu'on l'a connu et que l'on a projeté sur lui de l'empathie.* » Dans *Nitassinan*, premier roman de Julien Gravelle, paru l'an dernier, le personnage principal n'est pas un humain, mais... un lieu, situé au Québec, et dont l'auteur raconte la lente destruction culturelle et environnementale. Dans ce même courant de l'écocritique, la chercheuse Anne Simon, spécialiste de Marcel Proust, propose, elle, d'«*étudier les bêtes à l'intérieur de la littérature, et donc à l'intérieur des mots*»¹. Exactement comme les femmes ont été effacées de l'histoire de l'art pendant trop longtemps, les animaux n'ont pas semblé un objet d'étude légitime pour les analystes littéraires. Pourtant, entre les lignes de nos classiques se glisse une richesse qui invite l'humanité à reconsidérer le regard qu'elle porte sur elle-même, et qu'il est urgent de redécouvrir ●

¹ *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, éd. Wildproject, 2021.